

N° 190

Janv.
Fév.
2018



GRATUIT

SN1142-9216

LA CHRONIQUE DE JULIEN VEDRENNE

Romans noirs pour films noirs

Le roman policier et le film noir sont intimement liés comme j'ai déjà eu l'occasion de le répéter en ces pages. L'année éditoriale qui se profile va continuer d'enfoncer cette porte ouverte avec deux romans et une bande dessinée qui vont à nul doute obtenir leurs petits et grands succès. Les éditions Rivages publient *Détour*, un roman écrit en 1938 par Martin M. Goldsmith (1913-1994), un auteur méconnu en France et fort peu traduit, qui reçut en 1953 l'Oscar de la meilleure histoire originale concernant son scénario de *L'Énigme du Chicago Express*, adapté magistralement, et ce n'est pas galvauder l'adverbe que de l'asséner, par Richard Fleischer (à ce propos, ce film était jusqu'à il y a peu disponible en vente dans la prestigieuse collection « RKO » avec présentation de Serge Bromberg chez Montparnasse ; on en trouve quelques exemplaires hors de prix sur le marché d'occasion). *Détour*, c'est l'histoire d'un violoniste qui part retrouver sa fiancée à Hollywood en faisant du stop, et qui va croiser le chemin d'un *bookmaker*, ce qui changera dramatiquement sa vie ; c'est également l'histoire d'une femme avide d'une carrière cinématographique et qui a déjà tourné la première page sentimentale de sa vie sans le savoir. Enfin, c'est l'histoire d'un homme qui endosse l'identité d'un *bookmaker* et qui craint d'être arrêté pour un homicide qu'il n'a pas commis, et qui sera victime d'un chantage avant de commettre un crime. Ce roman a été adapté par Edgar G. Ulmer en 1945 avec Tom Neal et Ann Savage. Modeste film de série B (au point de ne durer que soixante-sept minutes !), il devient très prisé des amateurs de films noirs, et lorsqu'on le voit on comprend pourquoi. Une intrigue très épurée qui se concentre sur le personnage du musicien devenu on ne sait pourquoi pianiste, et qui se déroule quasiment tout le temps sur la route dans la voiture d'un mort avec à la place du mort sa femme, Ann Savage, plus sauvage que jamais, impressionnante et troublante. Certes, le film est autant suggestif que le roman est transgressif, mais dans ce cas-là, la suggestion est plus que réussie. Simple grosse entorse au scénario original : la seconde mort du roman est soit accidentelle soit un suicide, alors que dans le roman c'était un meurtre sans prémé-

Suite page 3

LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

BEATON ET BARCLAY À LA JAILLE ?

Le livre ne vaut rien sur le second marché. Et le livre de poche encore moins. Aussi les trocanton, écocycleries et autres associations solidaires qui vendent des objets sauvés de la benne (dont de nombreux livres) doivent-elles être saluées. Non seulement elles créent des emplois, mais elles permettent d'acquérir, entre autres babioles, des livres à prix imbattable tout en faisant une bonne action. Bonus : l'amateur peut y découvrir des auteurs sans pour autant culpabiliser sur l'offense faite à l'édition du neuf. Hum... Voyons ce que nous pouvons emmener pour un court séjour à Noirmoutier chez les riches retraités aux petites maisons vendéennes de vacances à six cent mille euros ? Voici justement, au Trocanton(s) de Saint-Mars-la-Jaille (44), l'un des titres de la fameuse série « **Agatha Raisin enquête** » de **M. C. Beaton** qu'**Albin Michel** a lancé dans un format semi-poche archi cher (quatorze euros) avec un look *feel good* pénible car on le retrouve partout.

Remède de cheval est le deuxième titre de la série après **La Quiche fatale**. On croyait que le nom de l'héroïne était une traduction rigolote mais, non, elle s'appelle vraiment Agatha Raisin ! La publicité a beau jeu de proclamer qu'elle est « une Miss Marple d'aujourd'hui » ; M. C. Beaton a veillé à ce que le prénom Agatha fasse lien subliminal, à défaut d'intrigue sublime.

Dans un petit village des Cotswolds où tout le monde se connaît dans les chaumières croulantes sous les roses trémières (c'est donc idéal pour Noirmoutier et l'île de Ré), Agatha Raisin, fringante quinquagénaire séparée, vit avec ses chats une retraite anticipée après la vente de sa propre boîte de relations publiques. Raide amoureuse de son voisin, le trop beau ex-colonel James Lacey, elle passe son temps à le

guetter et à monter des plans. Mais voilà que le vétérinaire du village, lors d'une opération de section de cordes vocales d'un cheval qui a le malheur de « souffler », se fait tuer par la piqûre d'anesthésiant. Ni une ni deux, Agatha Raisin mène l'enquête auprès des commères du village dont l'une se fera trucher à son tour... Nous voilà dans la comédie britannique avec une anti-héroïne gaffeuse et une exploitation des relations sociales tordues des Anglais. S'ils passent leur temps, entre eux, à jouer au chat et à la souris, Raisin et Lacey enquêtent en duo, vont et viennent de maison en maison sans tirer grand-chose des habitants. Si bien, qu'au final, le bavardage et le tirage à la ligne guettent. On retiendra une scène clownesque : pour se remaquiller en douce, Agatha Raisin entreprend de changer une ampoule dans les toilettes d'un *pub*. Grimant sur le lavabo, elle tombe et le casse, provoquant une inondation.

Rien de transcendant dans ce genre *cosy*. Par contre, nous, on tombe de notre chaise quand on apprend que l'expéditive M. C. Beaton, après les débuts d'Agatha Raisin en 1992, en est à son vingt-septième titre avec **Pushing Up Daisies** en 2016 ! Comment peut-elle tenir aussi longtemps alors que, dès le deuxième titre, tout apparaît bien faible ? Est-ce l'effet de la série télévisée britannique (assez nulle d'après *Télérama*) qui épaula l'œuvre ? Nouvelle stupeur : M. C. Beaton est l'auteur d'une autre série policière (trente-quatre titres !) qui a aussi donné lieu à une série télé (**Hamish Macbeth** flic sympa d'un petit village écossais joué par Robert Carlyle, le blond de **The Full Monty**). En plus, elle a signé trois policiers sous le nom de Sarah Chester. Une professionnelle du polar ? Non, une professionnelle de la romance ! Sous son véritable nom, Marion Chesney (née en 1931) a signé quarante-cinq titres romanesques auxquels il faut ajouter tous les autres signés des pseudos d'Anne Fairfax, Jennie Tremaine, Helen Crampton et Charlotte Ward... Soit un total de près de cent quarante titres. Quand on voit ce que ses consœurs de la romance (Ann Granger ou Janet Evanovitch) sont parvenues à faire dans le roman policier, on se dit que M. C. Beaton patine dans la semoule, sa retraite étant assurée par les adaptations. À confirmer par d'autres lectures.

Autre trouvaille à quatre-vingts centimes d'euro à Saint-Mars-la-Jaille : **Celle qui en savait trop** de





Linwood Barclay (J'ai lu, 2016). Le Canadien est une star du *thriller* domestique avec, souvent, des narrateurs masculins, pères d'enfants ou de femmes disparus, qui déclenchent l'empathie. Mais très souvent, l'intrigue dérape dans le dernier tiers des pavés de plage de Barclay et se sabote souvent avec l'apparition de malfrats. Ici, pas de narrateur personnage mais une histoire d'arnaque à la voyance élaborée par une ex-femme de ménage mariée à un abruti. Après un coup monté avec le fils faussement disparu d'un couple, elle approche un homme et sa fille effondrés après la disparition de la mère de famille. Moyennant finance, elle promet d'avoir des flashes pour retrouver la mère mais, lors de la séance avec le mari, rien ne se passe comme prévu... Dans ses « Remerciements », Linwood Barclay précise : « *Celle qui en savait trop* trouve son origine dans une longue nouvelle faisant partie de textes courts destinés à encourager les lecteurs réticents à s'immerger dans un livre. » C'est pour cette raison que l'intrigue est aussi trépidante, exaltée, menée par des dialogues enlevés. Les croisements (observations, déductions, révélations, indices et objets dont de géniales aiguilles à tricoter) entre les flics et les personnages du drame sont parfaits. Chaque personnage n'est pas celui qu'il semble être, y compris les adolescents et jeunes adultes. Grâce aux *lecteurs réticents*, Barclay, qui a toujours tendance à écrire cent cinquante pages de trop, resserre ici son intrigue pour qu'on la lise avec plaisir... à Noirmoutier, ou ailleurs.

Michel Amelin

Suite de la page 1

tation. Si vous voulez vous forger un avis alors précipitez-vous sur *Détour* (« Rivages-Noir ») puis fouillez dans le coffret *Collection hommage à Edgar G. Ulmer* (Bach films) dans lequel vous débuseriez cet excellent petit film. Dans le même genre d'intrigue, un éditeur serait bien inspiré de republier *On ne me croira pas* (1951), de Gordon McDowell, dix-neuvième opus de la « Série Blème » dans lequel un homme volage et meurtrier sera finalement accusé du meurtre d'une femme alors qu'il s'agit d'un suicide. En février paraît *Sans lendemain*, le nouveau roman de Jake Hinkson chez Gallmeister, qui est un véritable hommage au cinéma tant par l'époque de l'action (les années 1940) que par la profession du personnage principal : Billie Dixon sillonne le Midwest pour vendre des copies de films de série B. aux salles obscures qui agrémentent la vie des péquenots. Avec *Sans lendemain* on suit la trajectoire de cette femme affublée d'un prénom de garçon et qui est une lesbienne qui accumule les rencontres avec beaucoup de détachement jusqu'au jour où elle a le coup de foudre pour la femme d'un pasteur illuminé et dangereux. La petite vie sans tumultes de Billie Dixon va alors prendre une drôle de tangente. S'ajoutent à cette intrigue fort bien troussée des personnages econdaires attachants. La fin, dramatique à souhaits, est digne d'un *Facteur sonne toujours deux fois*, et un réalisateur avisé pourrait faire un très bon film noir de ce roman. Enfin, saluons l'arrivée remarquée de l'éditeur Monsieur Toussaint Louverture dans le monde de la bande dessinée avec l'imposant *Du sang sur les mains*, sous-titré « De l'Art Subtil des Crimes Etranges », de Matt Kindt, vibrant hommage au comic strip *Dick Tracy*, de Chester Gould (1900-1985), celui-là même qui fût joliment adapté par Warren Betty en 1991 avec un jeu de couleurs et d'acteurs impressionnant (sans oublier les nombreux *serials* disponibles chez Bach Films). Le héros de Matt Kinds n'est autre que l'inspecteur Gould, et il s'attaque au crime de Diablerouge, une ville américaine frontalière avec le Canada. Il va croiser le chemin entre autres d'une voleuse de chaises (dont la chaise électrique), d'un revendeur d'œuvres d'art volées puis découpées en morceaux. Il y a en filigrane une histoire de vengeance. C'est diablement bien fait !

Julien VEDRENNE

ANCIENS NUMEROS

Il reste quelques exemplaires des numéros (*liste imparfaite*) 17 à 34, 53 à 76, 78 à 189. -> **Le lot d'une centaine d'anciens numéros : 10 € (chèque à l'ordre de Jean-Paul Guéry au siège du fanzine...)**

LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

L'Enfer chez Hinkson

Découvert avec *L'Enfer de Church street*, qui inaugurerait la collection « Néo Noir » chez Gallmeister (nous nous en étions fait écho à l'époque), Jake Hinkson, en trois titres, s'est fait remarquer en France.

Pour tout savoir sur Jake Hinkson, nous vous conseillons l'excellent portrait qu'en a réalisé Céline Fion dans le dernier numéro de la revue *Sang Froid* et dont en sont extraites les quelques phrases de l'auteur.

Hinkson en quatre mots, ce serait :

L'Arkansas : « *Je ne viens pas seulement de l'Arkansas, je suis le fruit de l'Arkansas.* »

Les pasteurs : « *Pourquoi les miens sont-ils principalement des monstres ? Parce que les prédicateurs font des choses monstrueuses.* »

Le cinéma, en témoigne *The Blind Alley: Investigating Film Noir's Forgotten Corners* de l'auteur (non traduit en France).

Jim Thompson, tant on pense à lui en lisant l'auteur. D'ailleurs, après deux livres contemporains, Jake Hinkson avec *Sans lendemain* remonte le temps

Été 1947, Billie Dixon, débarque de son Texas natal à Hollywood, des idées plein la tête. Elle fait quelques maisons de production et en ressort



avec un contrat, mais... loin de ses rêves : distributrice de navets dans les cinémas abandonnés du fin fond du Missouri, de l'Arkansas et du Tennessee. « Les horaires sont violents, et le salaire est scandaleux. » C'est ainsi qu'elle part avec son *break* rempli de pellicules en direction des Ozarks. Le premier village où elle s'arrête est sous la coupe du frère Obadiah Henshaw de L'ÉGLISE BAPTISTE DU TABERNACLE RACHETÉ PAR LE SANG pour qui le cinéma est l'œuvre du diable. Pleine d'espoir et de volonté de fourguer ses films, Billie part le rencontrer. Elle pourra parler avec lui, mais ce ne sera pas très constructif. En revanche sa rencontre avec la femme du pasteur le sera beaucoup plus, mais est-ce bien raisonnable ?

« Je me souviens de m'être dit ce matin-là, en quittant Kansas City, que mon boulot – ma vie, en fait – ne pouvait guère être pire. Quand j'y repense maintenant, ça me fait rire. Ça me fait vraiment rire. »

L'introduction du roman est particulièrement brillante, Jake Hinkson plantant en quelques pages son décor, et vous vous retrouvez à faire votre propre film. Ensuite, avec une économie de mots, l'auteur fait vivre ses personnages et lie

tout le monde par ses histoires de village. Court (une constante chez l'auteur), noir, sec et sans temps mort, *Sans lendemain* est un excellent roman.

Christophe Dupuis

Sans lendemain, Jake Hinkson, traduit par Sophie Aslanides, éditions Gallmeister

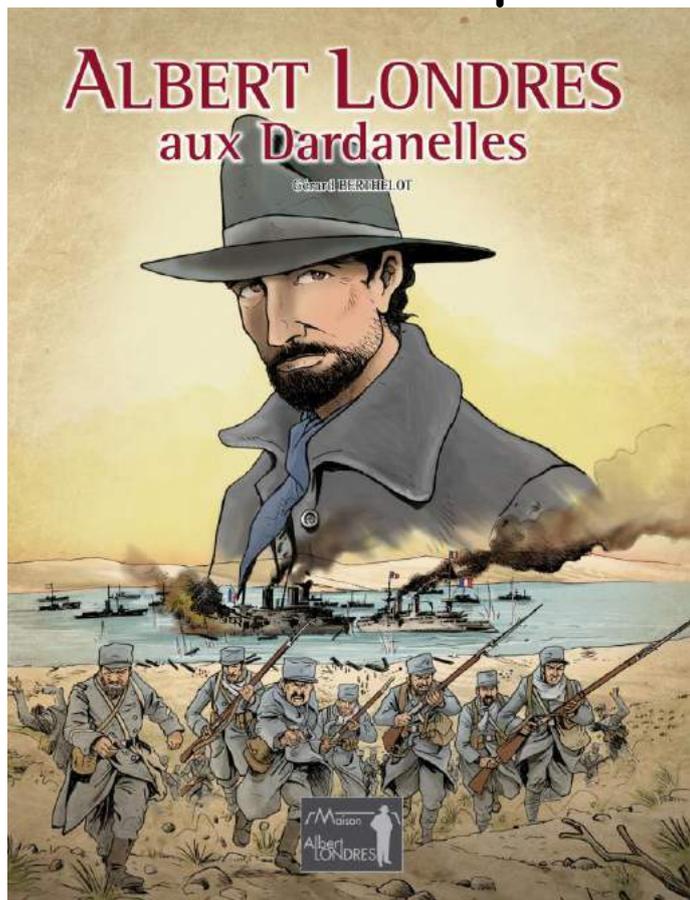
Sang froid n°8 – Hiver 2017

Le site de l'auteur : <https://www.jakehinkson.com/>



EN BREF... EN BREF... EN BREF... EN BREF... EN BREF.

La nouvelle BD de Gérard Berthelot est disponible



En 1915, alors que la guerre est dans une impasse sur les fronts européens, les Alliés décident de forcer les détroits menant à la mer Noire. Commencée comme une ambitieuse opération navale, la campagne des Dardanelles se transforme bientôt en une impasse stratégique. Un tel événement ne pouvait laisser insensible Albert Londres, rendu célèbre par ses articles sur le martyre de la cathédrale de Reims, quelques mois plus tôt. Dès le mois de mars 1915, il se rend en mer Égée, d'où il observe et rend compte de ce qui deviendra l'un des plus lourds fiascos de la guerre. Témoin de ces batailles improbables, en mer comme sur terre à Gallipoli, le grand reporter donne la pleine mesure de son talent.

Dans les dernières pages de l'album, un dossier donne quelques précisions historiques sur le contexte politique, ainsi que sur les lieux et personnages fréquentés par le grand reporter lors de son séjour aux Dardanelles.

En dédicace le 20 janvier 2018 à la Bibliothèque Toussaint

On peut aussi commander cette excellente BD directement chez l'auteur par mail graphic.impact@wanadoo.fr ou par téléphone (02 41 57 16 17). 17 € port inclus et dédicace garantie...

Ils ont voulu nous civiliser, de Marin Ledun. Flammarion. Voleur à la petite semaine spécialisé dans le vol nocturne de canards dans les élevages du sud-ouest, Thomas Ferrer n'a rien du caïd chevronné. Il franchit un cap dans le crime en laissant pour mort son receleur qu'il vient de braquer sans réfléchir, le délestant de plus de 100.000 €. Sauf que le truand n'est pas mort et, aidé de deux frères un peu dingues, il se lance sur les traces de son détrousseur. Au moment où la traque commence, la tempête du siècle secoue la région, coupant routes et communications, et obligeant Thomas à se réfugier dans la cabane rustique et isolée en pleine forêt d'un vieil anar misanthrope, complètement obsédé par la guerre d'Algérie. Une rencontre explosive... Dans ce roman noir, Marin Ledun met en parallèle la violence des protagonistes et celle de la tempête.

La vie à fleur de terre, de Maud Tabachnick. Polar – De Borée. Skinead violent, Lucas règne sur une petite bande de fachos racistes mais en pince pour une jeune aveugle qui vit dans une roulotte sous la protection d'un nain. La situation se complique le jour où la bande de fêlés s'amuse à tabasser à mort un pauvre malien. Les autorités, maire et policiers, se doivent de réagir, chacune à leur niveau et avec leur propres objectifs plus ou moins avouables. En cavale, Lucas braque une petite banque, prend le comptable en otage, récupère sa belle et le trio s'évanouit dans la nature. Ce qui ne fait pas les affaires de nos notables qui comptaient bien sur son arrestation pour se refaire une virginité. Rapidement, quelques salopards violents se ruent sur les traces des fuyards. Premier ouvrage de Maud Tabachnick publié en 1990, *La vie à fleur de terre* se rattache aux courts et très puissants romans noirs de l'époque Néo-polar dont il reste représentatif. A noter la belle histoire d'amour entre l'aveugle et le boiteux de l'âme.

Jean-Paul Guéry



Martine lit dans le noir

Glaise, de Franck Bouysse. Franck Bouysse remonte le temps et déroule un décor de plus en plus noir avec son dernier roman : *Glaise* (La Manufacture de livres). Il y raconte l'histoire de ceux qui, loin du front, ont fait face, entre 1914 et 1918, aux obligations et aux nécessités du moment. L'action se passe dans le Cantal. La grande Histoire procure à ces populations loin de tout une formidable opportunité d'émancipation, à travers trois générations de femmes qui ne parlent pas tant de la guerre, mais des conséquences de la guerre. Un paradoxe d'imaginer l'apport d'un conflit aussi terrible. Pas tant par choix que par nécessité, tout devient opportunité pour certains quand bien même les vieilles querelles et les rancoeurs prennent le dessus. Dans ce contexte sombre et des personnages âpres, certains violents, l'auteur choisit de faire naître l'espoir, le renouveau.

Comme dans ses deux précédents romans, *Grossir le ciel* et *Plateau*, Franck Bouysse associe le fond et la forme. De la rugosité et de l'ampleur. Un sujet toujours sombre et un style comme on aimerait en lire plus souvent. Et toujours aussi, avec un ancrage dans le territoire, dans la famille, dans la langue. Autant d'éléments associés à une précision sobre et méticuleuse : « Joseph traversait la cour, portant un baquet en bois rempli de petit lait à la surface duquel flottaient des bouts de pain rassis. » Des territoires qui évoquent la littérature américaine que l'on peut lire chez Gallmeister. **La Manufacture de livres, 20,90 €**



Nous étions des enfants..., de Romaric Dalla Vedova. D'un fait divers terrible, Romaric Dalla Vedova a écrit un roman, c'est ce qui est mentionné en quatrième de couverture, même si son nouveau livre *Nous étions des enfants...* tient

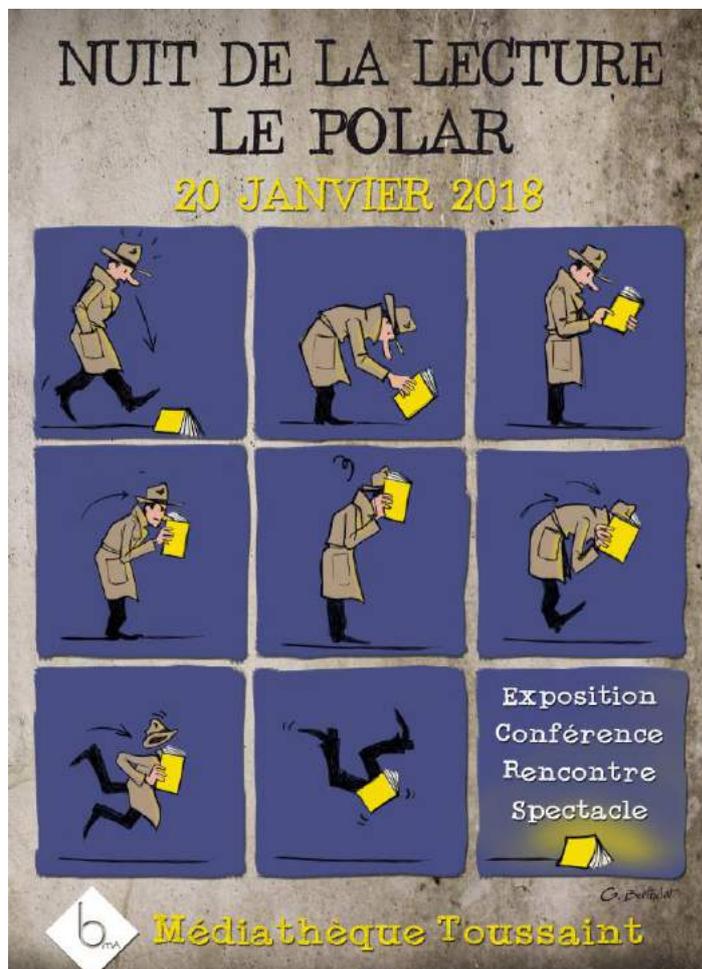
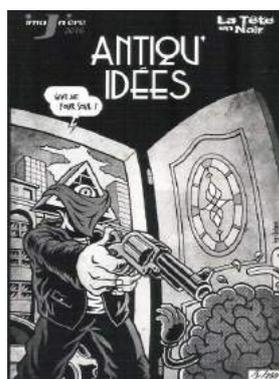
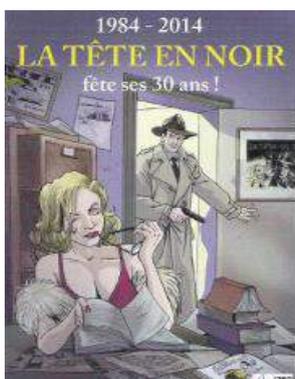
plus de l'enquête et du documentaire. Ce qu'il relate est effroyable et reste gravé dans nos mémoires collectives. Le 12 février 1993, James Budger, âgé de deux ans, disparaît d'un centre commercial de Bootle en Angleterre. On retrouvera son corps le long d'une voie ferrée et l'enquête minutieuse de la police britannique mènera au pire, au jamais vu, à l'insupportable : ses assassins, Robert et Jon, sont deux enfants de dix ans. C'est leur photo qui figure sur la page de couverture du livre. « Ce n'est pas un livre pour 'imaginer', car c'est un fait réel et atypique par sa gravité et ses auteurs », explique Romaric Dalla Vedova qui a mené un travail de recherche et d'écriture pendant dix-huit mois. Avec son éditeur, il s'est rendu sur les lieux, en toute discrétion car quiconque évoque ce terrible événement s'expose à des invectives de la population tant le traumatisme est encore pregnant. « J'ai voulu m'imprégner des lieux, refaire tout le parcours, non pas par voyeurisme, ni pour juger ou pardonner mais pour tenter de comprendre et, en cela, redistribuer les cartes de notre façon de penser : comment peut-on en arriver là ? C'était un livre insupportable à écrire, très perturbant », confie-t-il. Malgré l'horreur de leur crime, ils restent les fils d'un père et d'une mère.

Pour construire le récit, Romaric Dalla Vedova a écouté les bandes sons des interrogatoires, visionné tout ce qui avait pu être tourné sur le sujet par les journaux télévisés, relu tous les comptes rendus et accumulé une importante documentation. Des extraits de ces documents sont reportés, dans leur traduction, dans son livre. Il y explique aussi le procès, le soutien ou le rejet des familles, le cataclysme collectif et individuel que ce crime a engendré et le culte qui s'est développé autour de la tombe et de la mémoire de la petite victime, James Budger. Ce livre est pour lui, mais aussi pour eux, pour qu'on puisse, malgré leur crime impardonnable, discerner de l'humanité. Le livre traite aussi de l'avenir de ces jeunes meurtriers, leur changement d'identité, leur tentative de reconstruction. Avant les derniers mots du livre, qui reprend l'épithète gravée sur la tombe de James Bulger, Romaric Dalla Vedova conclut : « ... on peut espérer une chose : si personne ne comprend leur acte inexcusable, peut-être que James, apaisé et serein dans son halo de lumière, est le seul à pouvoir pardonner à ses bourreaux car finalement, ils n'étaient, comme lui, que des enfants. » **Interludes, 17,90 €**

Martine Leroy-Rambaud

NOS ILLUSTRATEURS ONT DU TALENT

Vous pouvez vous procurer les 8 cartes présentées ci-dessous, signées Gérard Berthelot et Grégor en tirage très limité (250 ex. numérotés) en envoyant 5 €. à **J-P Guéry – La Tête en Noir – 3, rue Lenepveu – 49100 Angers.**



La tête en noir s'expose à la Bibliothèque Municipale d'Angers en janvier 2018

Comme annoncé dans notre précédent numéro, La Tête en Noir sera à l'honneur à la Bibliothèque municipale Toussaint du 13 janvier au 10 février. Une grande exposition présentera nos vieilles mais intéressantes reliques liées à notre fanzine ; un diaporama présentera en continu cent dessins de notre illustrateur historique Gérard Berthelot ; notre ami Grégor exposerà une quinzaine de ses œuvres. Le vernissage de cette aura lieu à l'occasion de La Nuit du polar qui se déroulera le 20 janvier marquée par deux animations-phare : une rencontre avec **Dominique Sylvain** sur le thème « Polar ethnologique » qui nous emmènera dans des quartiers japonais peu fréquentés par les Occidentaux), et une conférence de **Julien Védrenne** sur les différences entre polar ethnologique, ethnique, exotique et régional. Et enfin, **Gérard Berthelot** y dédicacera sa dernière BD **Albert Londres aux Dardanelles**. Bien entendu, l'accès à ces rencontres et à l'exposition est libre. Venez nombreux

Jean-Paul Guéry

LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRE

Je vais me permettre deux petites fantaisies pour démarrer l'année, avec un roman qui n'est pas un pur polar, et un pour rire.

Pour rire, c'est *Demain c'est loin* de **Jacky Schwartzmann**.

François Feldman a un nom juif, une tête d'arabe, et a grandi dans la cité des Buers, connue de tout Lyon et pas en bien. Un cocktail qui ne l'aide pas quand il va demander un prêt à sa conseillère financière, Juliane Bacardi, pour une nouvelle idée géniale qui va enfin le sortir de la mouise. Comme on peut s'en douter, le rendez-vous tourne court et ses relations avec Connasse Bacardi comme il l'appelle ne sont pas prêtes de se réchauffer. Mais, car il y a un mais, sinon il n'y aurait pas d'histoire, un soir où il sort de rendre visite à Saïd, le caïd des Buers, son ancien pote d'enfance, il tombe sur Juliane dans une merde noire. Une merde dans laquelle elle l'aspire, sans l'avoir voulu, et qui va les obliger à se planquer des flics et, surtout et plus grave, de la bande à Saïd. Et là, il va falloir vraiment faire équipe.

Caustique, vif et réjouissant. Et aussi instructif et juste. Et drôle. Un vrai régal qui agace un peu les dents, qui pique les yeux, qui réveille. **Jacky Schwartzmann** mène son intrigue tambour battant. On ne s'ennuie pas une seconde. On entend François Feldman le narrateur, sa voix sonne parfaitement juste, ça vanne à tout bout de champ, même et surtout dans les situations les plus dramatiques. Personne n'est épargné, tout le monde en prend pour son grade, sans qu'il n'y ait, au fond, de véritable méchanceté, juste un regard acéré et très lucide sur les défauts et les préjugés des uns et des autres. Des banquiers, des nantis, des jeunes des cités, des profs, des flics, des Algériens, des Français... Et, mine de rien, sous l'acidité du propos, il les aime ses personnages, et il aime sa ville et son pays. Ce qui ne l'empêche pas de voir ses défauts. Qui aime bien châtie bien paraît-il.

Le pas tout à fait polar, est l'œuvre d'un auteur bien connu des amateurs de polars depuis des années, qui se risque sur de nouvelles thématiques : **Deon Meyer** avec *L'année du lion*.

Un virus a décimé quatre-vingt-dix pour cent de l'humanité. Dans une Afrique du Sud bien vide, Willem Storm et son jeune fils de treize ans, Nico, cherchent un endroit où créer une communauté qui permettra à Willem de mettre en pratique ses idées humanistes. Bien des années plus tard, Nico, formé à l'usage des armes par Domingo, raconte les trois premières années de la commu-

nauté d'Amanzi créée par son père. Ainsi que les circonstances de son assassinat, et la traque des tueurs qu'il a menée.

Qu'est-ce que ce bouquin fait du bien. *L'Année du lion* est, paradoxalement, autant une utopie qu'un récit post-apocalyptique. Car c'est bien à la reconstruction d'un monde bâti sur des bases plus saines, selon les convictions humanistes de Willem Storm que l'on assiste. Et, comme **Deon Meyer** n'est pas naïf, cette construction se heurte à des très nombreuses résistances, dont la moindre est de résoudre des problèmes techniques. Car s'il est relativement facile de commencer à reconstruire des communautés, il faut affronter l'avidité, le comportement charognard, ceux qui préfèrent prendre par la force ce qu'ils ne peuvent reconstruire, les religieux, les comportements individualistes... Il faut accepter de s'armer et de se défendre, voire d'attaquer. Et n'oublions pas que l'auteur est un grand conteur, et qu'il est ici au sommet de son art. Avec l'annonce, dès le départ, de l'assassinat du père, avec son choix de raconter ces trois années comme des mémoires, il installe dès le début une tension qui va habiter le récit, faire tourner les pages toutes seules, et nous réserver, comme il sait si bien le faire, quelques beaux coups de théâtre. Les scènes d'action sont particulièrement réussies, les personnages gagnent en épaisseur au fur et à mesure qu'on avance dans le récit, le suspense est parfaitement maîtrisé, l'idée de départ, classique, bien exploitée, et **Deon Meyer** s'y entend pour vous attraper dès la première page et ne plus vous lâcher jusqu'à la fin. Mine de rien, vous ne pouvez vous empêcher de vous demander comment vous vous situez, par rapport à tel ou tel personnage, à telle ou telle réaction. Mais il faut lire le bouquin jusqu'à la dernière page pour comprendre complètement l'éventail de choix que propose l'auteur. Un vrai plaisir intelligent, un roman à lire qui renouvelle son auteur.

Jean-Marc Laherrère

Jacky Schwartzmann / *Demain c'est loin*, (Le Seuil « Cadre noir », 2017).

Deon Meyer / *L'Année du lion* (Koors, 2016), Le Seuil (2017), traduit de l'afrikaans et de l'anglais (Afrique du Sud) par Catherine du Toit et Marie-Caroline Aubert.

Rédemption road, de John Hart. Editions JC Lattès. Pour sauver une jeune fille violée pendant des heures dans un sous-sol, l'inspectrice de police Liz a tué de sang-froid les deux agresseurs. Suspendue par sa hiérarchie, elle essaie de protéger la victime mais la sortie de prison de son ami Adrian, un ancien flic condamné à tort pour assassinat, brouille les cartes. Confrontée à ses propres démons qui la hantent depuis son adolescence, Liz refuse de sacrifier ceux qu'elle aime. Dans ce roman noir aux intrigues denses émerge le très beau personnage de Liz, une femme profondément meurtrie qui se débat seule contre tous pour ne pas sombrer. Formidable !



L'essence du mal, de Luca d'Andrea. Sueurs froides Denoël. Lors d'un reportage sur un sauvetage en montagne dans le Tyrol Italien, un cinéaste se retrouve coincé dans une crevasse, échappe de très peu à la mort et reste psychologiquement traumatisé par cet accident. Installé avec femme et enfant, il profite de sa convalescence pour se pencher sur un triple crime vieux de trente ans et non résolu. Bien que cette enquête dérange les autochtones et mette son couple en péril, il persévère, persuadé qu'un mal étrange et mystérieux ronge la montagne. L'italien Luca d'Andrea frappe très fort avec ce premier thriller angoissant et captivant qui vous tiendra en haleine

La face cachée de Ruth Malone, d'Emma Flint. Fleuve Noir. Été 1965, New York. Au petit matin d'un nouveau jour de canicule, Ruth Malone s'aperçoit de la disparition de ses deux jeunes enfants. Divorcée, un peu volage et sérieusement alcoolique, Ruth ne bénéficie pas d'un énorme capital sympathie auprès de ses

voisins de cette petite banlieue tranquille. La découverte des deux petits cadavres va enfoncer définitivement le clou de sa culpabilité aux yeux de tous. Seul un aspirant journaliste dont c'est la première enquête sérieuse essaie de découvrir la vraie personnalité de cette femme pour le moins complexe. Le premier roman noir d'une romancière très prometteuse.

La griffe du diable, de Lara Dearman. Robert Laffont. Pour échapper à une violence qu'elle avait elle-même provoquée, Jenny s'enfuit de Londres et se réfugie à Guernesey, son île natale. Journaliste pour le petit quotidien local, elle est intriguée par la noyade d'une jeune fille et refuse la thèse officielle de l'accident ou du suicide. En fouillant le passé de l'île, elle découvre plusieurs noyades suspectes et fait sa propre enquête. En recoupant de nombreuses informations sur les victimes elle trouve enfin le point commun déterminant. Dans le cadre restreint d'une île, ce premier roman de Lara Dearman se révèle tout à la fois classique, original et passionnant.

La disparue de Noël, de Rachel Abbott. Le Cercle Belfond. Enlevée à 6 ans, Natasha réapparaît brusquement sept ans plus tard mais refuse de parler de sa longue détention à son père et à sa nouvelle belle-mère. Pire, elle va rapidement transformer la vie du couple en enfer et les plonger dans une sordide affaire criminelle incluant son petit demi-frère de dix-huit mois. Dans l'ombre, la police travaille à identifier les acteurs du drame. Chaque rebondissement épaissit le mystère et sème le doute sur la loyauté des protagonistes tout en dessinant les contours d'une sordide vérité. Un bon vieux suspense psychologique adroitement concocté par l'anglaise Rachel Abbott

Sacrifice, de Joyce Carol Oates – Points. Enlevée en plein jour, Sybilla, une jeune fille noire, est victime de sordides violences avant d'être abandonnée trois jours plus tard dans une usine désaffectée de Pascayne (New Jersey, USA). En état de choc et profondément meurtrie, l'adolescente refuse de parler mais accuse des « flics blancs ». Commence alors une enquête difficile plombée par les réticences d'une communauté encore traumatisée par les émeutes raciales de 1967. Multipliant les points de vue, Joyce Carole Oates décortique méthodiquement les ressorts d'une sinistre affaire criminelle empoisonnée par un climat de défiance mutuelle. Puissant !

Jean-Paul Guéry

Artikel Unbekannt dissèque pour vous

C'était mieux après : Les Jours d'après

Contes noirs, de Jérôme Leroy.

J'imagine qu'il doit commencer à en avoir un peu marre, Jérôme Leroy, qu'on le compare à Fajardie. Sauf que dans mon esprit ce n'est pas une comparaison. En tout cas pas dans le sens « compétitif » du terme. Surtout pas. C'est bien plus troublant et profond que ça. Certes, on peut considérer que l'un a repris le flambeau laissé vacant par l'autre (ce qui, soit dit en passant, est aussi considérable qu'inespéré). Mais ça ne suffit pas. Parce qu'on ne parle pas ici d'un de ces pâles « continueurs » qui depuis un siècle se contentent de bégayer les œuvres de Conan Doyle ou Lovecraft. On n'a pas affaire à un gardien de musée ou de cimetière. Voire, pire, à un gardien du temple. Jérôme Leroy, c'est le seul auteur qui aurait le droit d'écrire la fameuse phrase « C'était mieux avant » sans que ça paraisse réac et passéiste.



À mes yeux, cette seule prouesse suffirait à rendre l'auteur du *Bloc* unique et incomparable. Mais ce n'est pas tout. Car cette phrase, il ne l'a jamais écrite, bien entendu. La nostalgie de Jérôme Leroy ne sent pas le renfermé, ainsi que le prouve la novelle *Rendez-vous rue de la monnaie*, qui ouvre le recueil dont il est question ici. Ce texte superbe – dont Claude Mesplède fut

le premier lecteur, ainsi qu'on le découvre en fin d'ouvrage – mériterait à lui seul une chronique, tant il est représentatif de l'auteur, de ses thèmes, figures et paysages de prédilection (pour faire simple : le Nord de la France, le paradis perdu, un tueur fin lettré, une femme très belle, très intelligente et très fatale, la violence, la tendresse. En gros).

Dans un registre différent, *Tu n'as rien vu à Collioure* permet à Jérôme Leroy d'adresser un savoureux clin d'œil à François Darnaudet – dont le premier roman *gore* s'intitulait *Collioure trap* – tout en faisant allusion à un genre qu'il affectionne, comme le prouve son autre recueil *Dernières nouvelles de l'enfer*. Notons encore l'excellent *44 grammes*, tribute haché et absurde à David Peace : les amateurs – dont je suis – apprécieront.

Chacune des douze autres nouvelles figurant au sommaire de ces *Contes noirs* possède son charme et ses qualités propres. Jérôme Leroy prend plaisir à y mener des expériences en mélangeant les genres (noir, post-apo, SF, horreur), fait rimer politique avec historique, le tout sans jamais oublier que « l'humour est la politesse du désespoir ». Une véritable performance, qui permet d'obtenir un recueil à la fois harmonieux et cohérent, même s'il est composé de textes parus à l'origine individuellement entre 2005 et 2012.

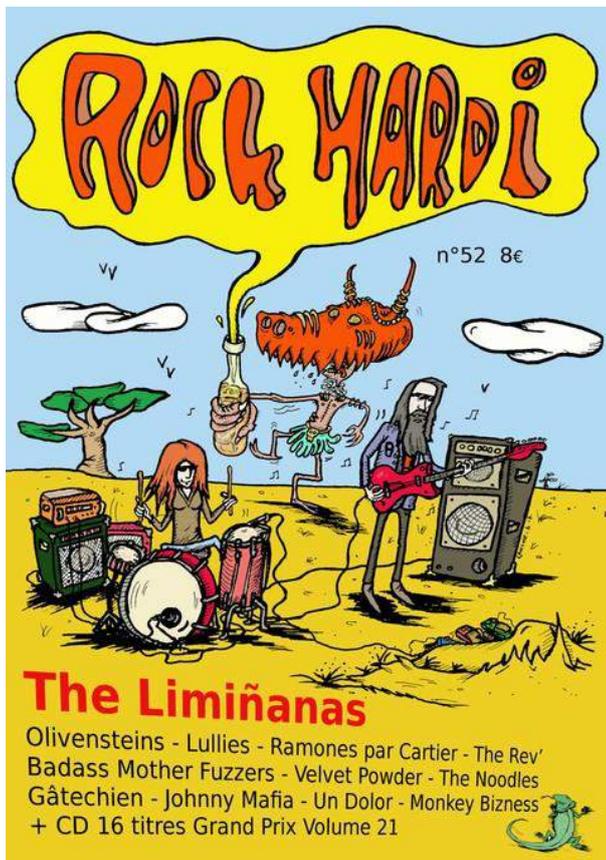
Un dernier parallèle avant de conclure : toutes les nouvelles de Frédéric H. Fajardie ont été rassemblées en 2005 et 2006 dans deux énormes volumes intitulés *Nouvelles d'un siècle l'autre*. Je profite donc de l'occasion pour m'adresser sans détour aux excellentes éditions de La Table Ronde : à quand l'intégrale des récits courts de celui qui a donné ses vraies lettres de noblesse à l'expression « exécuteur testamentaire » ?

J'imagine qu'il doit commencer à en avoir un peu marre, Jérôme Leroy, qu'on le compare à Fajardie, depuis la mort catastrophiquement prématurée de l'intéressé (en temps normal, je hais les adverbes en « ment » – sauf dans les romans de Kââ – mais je hais encore plus ce premier mai 2008 où Fajardie est mort, alors j'ose l'insistance, fin de la parenthèse). Sauf que de mon point de vue ce n'est pas une comparaison. C'est un compliment. Et sans doute le plus beau que je puisse lui faire.

Artikel Unbekannt

Y'A PAS QUE LE POLAR DANS LA VIE ...

Rock hardi n°52



En matière de Fanzine (pro-zine devrions nous écrire) Rock Hardi, c'est notre guide, notre référence pour durer dans le temps et ne pas laisser le lecteur. Maquette soignée, sujets intéressants, rubriques régulières et éclectiques, plus un cd de rock furieux. Un must vous dis-je !

Au sommaire :

Interviews Les Olivensteins, Les Limiñanas, Eric Cartier (One Two Three Four Ramones), Badass Mother Fuzzers, Les Lullies, Velvet Powder, Un Dolor, The Noodles, Gâtechien, The Rev', Johnny Mafia, Pozla (Monkey Bizness)..

Rubriques disques, livres, BD, fanzines.

Inclus CD compilation 16 titres (dont 8 inédits)

Grand Prix Vol. 2 : Les Olivensteins (*le retour*), Les Lullies, Badass Mother Fuzzers, King Size (*quelle reprise de « Rockin'in the Free World » !*), Velvet Powder, TaraKings, Gâtechien, Sclavine, Johnny Mafia.

68 pages + CD 18 titres Disponible contre un petit chèque de 8 €. à Rock Hardi (Rock Hardi, 3C rue Beausoleil 63100 Clermont-Ferrand). Soutenez la presse parallèle, lisez et faites lire Rock Hardi !

www.rockhardi.com

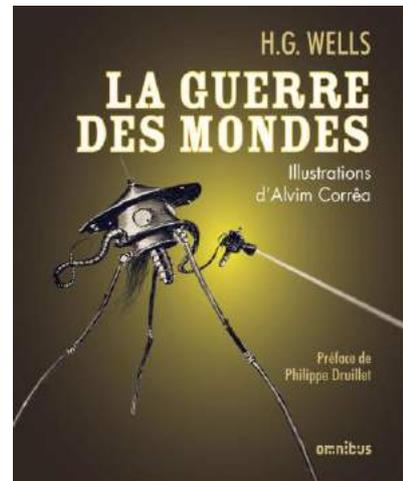
www.facebook.com/rockhardi

Jean-Paul Guéry

Au bonheur des lettres 2, de Shaun Usher. Le Livre de Poche Grand Format. Au moment où le numérique essaie de supplanter le papier, Shaun Usher nous offre un magnifique et émouvant recueil de cent vingt-deux lettres envoyées par d'illustres personnages ou de simples gens. Et comment ne pas être sous le charme de cette lettre censée écrite au Paradis par un bébé décédé à l'âge d'une semaine mais rédigée par le papa pour la maman inconsolable. Mais chaque courrier, aussi humble soit-il, recèle sa part de fantaisie, d'émotion, d'humour, de tendresse ou de révolte. Somptueusement illustré de photographies et de manuscrits, ce merveilleux cadeau littéraire ne fera que des heureux.

La guerre des mondes, de H. G. Wells. Omnibus. Fantastique roman d'anticipation écrit en 1898 par Herbert Georges Wells, la guerre des mondes raconte le sanglant affrontement entre des extraterrestres venus de la planète Mars et les humains. En atterrissant sur le sol anglais dans de simples capsules, les martien suscitent la curiosité avant de semer la terreur et la désolation à l'aide de tripodes équipés de rayons ardents dévastateurs.

Roman de science-fiction et satire du colonialisme britannique, ce chef d'œuvre est réédité dans sa luxueuse version grand format de 1903, embellie des 137 illustrations originales de l'artiste Alvim Corrêa. C'est cher (49 €) mais c'est beau !



Jean-Paul Guéry



la Sadel

Coopérative au service des savoirs

7 rue de Vaucanson - Angers -
Tel 02.41.21.14.60 et www.sadel.fr

Dans la bibliothèque à Pépé

La chronique de Julien Heylbroeck

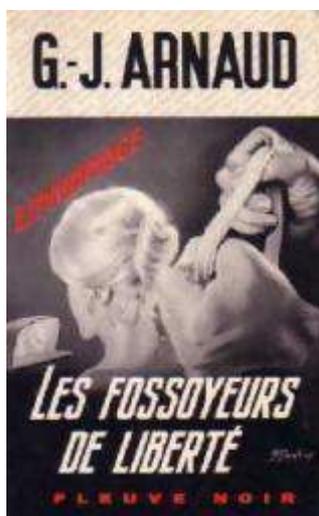
Les Fossoyeurs de liberté, de G.-J. Arnaud

(Fleuve Noir, « Espionnage » n° 1122, 1974)

G.-J. Arnaud introduit un nouveau héros dans la collection « Espionnage » avec l'apparition de Serge Kovask aka Le Commandeur. Un espion récurrent de plus, oui, mais plutôt de gauche, celui-là !

Sous la plume de G.-J. Arnaud, qu'on ne présente plus (allez, quand même, pour les néophytes : écrivain né en 1928, qui a tâté avec brio de tous les genres de la littérature populaire, avec plus de trois cent cinquante romans au compteur, notamment la saga de « La Compagnie des glaces »), le Commandeur enquête ici dans un Chili, fraîchement tombé dans l'escarcelle du dictateur Pinochet.

Décrivant les magouilles pré-coup d'État, les mesquineries des Chiliens fortunés ou même juste aisés qui ont aidé, par leurs petites actions quotidiennes, à renverser Allende, Arnaud peint avec une efficacité cruelle, mais ô combien réaliste !, cette population bourgeoise effrayée par un gouvernement populaire, élu démocratiquement par le peuple et qui entend combattre les inégalités. Sentant leurs acquis sociaux menacés, ils complotent et ce n'est pas une question de pouvoir ou d'influence, c'est l'intention qui compte, un personnage secondaire avouant même lacérer les banquettes des transports en commun qu'il utilise pour apporter sa pierre à l'opération de discrédit du gouvernement.



Au milieu de tout ça, un commerçant servile détestant les socialistes, qui vendait des produits de luxe et contribuait activement à la création de la pénurie alimentaire, réalise que ses commanditaires se moquent bien de lui une fois devenu inutile. Pire, il est même à présent gênant, car il est au courant des combines et des al-

liances entre les putschistes et la CIA.

Car c'est là qu'est précisément la mission du Commandeur. Officiellement, il assiste un parlementaire venu diriger une commission d'enquête sur les ressortissants américains présents au Chili afin d'étudier les rôles que chacun a joué dans cette affaire. Mais en réalité, il est aussi ici

pour mesurer l'influence réelle de l'agence dans les rouages économiques et politiques du pays, et découvrir à quel point l'agence trempe dans ce borbier et déshonore le pays par ses manigances occultes. Le meurtre d'une femme qui traînait avec un Américain plutôt suspect mène Kovask à un complot de la CIA, ourdi à l'origine pour soutenir Pinochet et sa triste clique, mais qui n'a pas eu le temps d'avoir été activé. Les gros bonnets américains de la diplomatie et du commerce international mouillés jusqu'au cou dans ces machinations, il est urgent de démanteler le réseau criminel, et fissa !

Le Commandeur joue donc contre la montre, surtout que les agents de la CIA sont partout et gangrènent toute la société chilienne. Mais notre espion préféré sera aidé par le boutiquier évoqué plus haut, dont la fille dissidente a été arrêtée, mais aussi par une curieuse assistante, la Mamma, et une ancienne conquête, toutes deux rencontrées lors d'une précédente mission chilienne.

En dévorant cette enquête haletante, à la complexité bien dosée, on découvre un Chili figé durant le Coup d'État et qui peine à reprendre vie, des Chiliens traumatisés et fliqués par les militaires et la police, présents à tous les coins de rue, ainsi que la politique plus qu'intrusive de l'Oncle Sam, qui n'hésite pas à casser des vies pour faire son omelette politique. G.-J. Arnaud n'a pas attendu longtemps avant de s'inspirer de l'actualité pour proposer son regard engagé, mais solidement étayé par un fond historique et social minutieusement reconstitué, sur les événements de ce sinistre 11 septembre et la répression généralisée qui s'en suivit. Dans ce monde où les tyrans ont gagné, comment œuvrer pour la justice et le droit ? D'autant plus quand on est étranger et surveillé constamment... C'est cette équation (insoluble ? c'est mal connaître le Commandeur) à laquelle s'attelle le brillant écrivain, qui n'oublie pas en route de livrer un pur roman d'espionnage, dynamique, enlevé et prenant.

Le livre est illustré, comme d'habitude par le talentueux Michel Gourdon avec une composition en noir et blanc au réalisme bluffant, consacrée à un passage clé de l'intrigue. Assurément un incontournable de la collection aux 1905 titres !

Julien Heylbroeck

LE BOUQUINISTE A LU

Qu'est-ce que vous foutez bordel ?

Aujourd'hui, pas de chronique littéraire dans le sens brut du terme, mais plutôt une réflexion sur les passionnés du genre en général. C'est le président de l'association imaJn'ère qui écrit ces lignes. Je ne vais surtout pas me lancer dans un réquisitoire, mais plutôt partager avec vous, fans du roman policier, un questionnement : qu'est-ce que vous foutez bordel ?

Bon, une fois la provocation passée, quelques explications s'imposent. Vous avez actuellement sous les yeux le plus vieux fanzine de polar encore vivant et, si vous le lisez, c'est que votre besoin d'éclaircir la jungle du choix dans les parutions littéraires policières est vif. C'est que cette littérature vous interpelle, vous distrait, peut-être même vous passionne.

Il existe un autre public fan de littérature de genre : la SFFF (science-fiction / fantastique / *fantasy* et ses sous-genres), les deux publics ayant bien entendu leurs intersections – dont je fais partie.

À l'occasion d'imaJn'ère, nous éditons une anthologie thématique de nouvelles policières et SFFF : cette année, la thématique était « Monstres cachés ». À cette occasion, nous faisons deux appels à texte « concours de nouvelles » ouverts aux amateurs, sachant que les trois meilleures nouvelles dans les deux genres seront éditées dans l'anthologie. À plusieurs reprises, Jean-Paul Guéry, notre bien aimé rédacteur en chef, a fait une demi-colonne dans *La Tête en noir* pour annoncer le concours, tout comme Julien Védrenne sur son site *k-libre* et comme imaJn'ère sur son propre site. Concernant la SFFF, seul le site de l'association a été vecteur du concours.

Que s'est-il passé ? Nous avons reçu cent soixante-cinq nouvelles acceptées (nous en avons reçu un peu plus qui ont été refusées car ne correspondant pas aux critères du concours). Dont plus de cent quarante SFFF...

Or, les lecteurs de polar sont cinq à six fois plus nombreux que ceux de la SFFF.

Et le niveau littéraire / originalité moyen est bien plus élevé dans la SFFF que dans le polar. Je faisais partie des deux jurys et n'ai de parti-pris pour aucun des deux genres. Il y a même des petits malins qui ont tenté de faire le concours polar avec une nouvelle prétexte en fait complètement SF et mal leur en a pris... Eh bien oui c'est plus facile de se faire sélectionner dans une série de vingt-cinq que dans une série de cent quarante.

Alors pourquoi ?

Le public SFFF tient sa passion à bout de bras. Les maisons d'édition souffrent de la désaffection de la lecture papier et s'appuient sur le lectorat en créant avec lui des liens privilégiés, se déplaçant dans les salons avec leurs auteurs, et partageant les nouveautés et un fonds d'une grande richesse. Se crée dans cette dynamique un lectorat militant qui défend sa passion avec d'autant plus de facilité qu'il connaît ses intervenants. Voyant naître de nouveaux auteurs dans des anthologies, il les reconnaît quand ils sont « débauchés » dans des maisons d'édition connues. Je ne prendrais qu'un exemple : l'un de chroniqueurs de *La Tête en noir*, Julien Heylbroeck, auteur de jeux de rôle, écrit quelques nouvelles dans de « petites » maison d'édition, et depuis a écrit quelques romans dont *Malheur aux gagnants* et l'indispensable *Stoner road* qui, à mon avis, vaut au moins aussi bien que *Le Livre sans nom* du bien connu Anonyme. Dans le « polar » on est sur l'acquis : on a Vargas (dont je ne chroniquerai pas *La Recluse*), Chattam, Grangé, etc. Pouy et Opiel se déplacent deux jours à imaJn'ère sur Angers et ils voient dix personnes ! Bon, d'accord, ça nous a permis de passer de très bons moments avec eux mais ce n'était pas le but. Ne doutez pas chers amis polardeux, les auteurs et les maisons d'édition qui les publient ont besoin de votre reconnaissance et de votre soutien. N'hésitez pas à participer aux concours de nouvelles, une idée originale, un style enlevé et vous vous verrez édités. Allez dans les salons, la plupart sont gratuits et vous pourrez passer un moment inoubliable avec les auteurs présents. Militez, aimez, il en restera toujours quelque-chose.

Jean-Hugues Villacampa



la Sadel
**Coopérative au
service des savoirs**
7 rue de Vaucanson - Angers -
Tel 02.41.21.14.60 et www.sadel.fr

PAUL MAUGENDRE A LU POUR VOUS...

Amandine à la cour du Tsar, de Lucienne Cluytens (Pôle Nord, « Belle-Époque »

Tandis que l'amant dîne...

Malgré son emploi comme représentante de la fabrique de chocolats de ses parents, visitant les pâtisseries et clients désireux de se procurer d'aussi bons produits en région picarde, Amandine est nostalgique du temps où elle enquêtait avec son ami, et amant, Raoul Plantier inspecteur à la Brigade mobile parisienne.

En cet été 1912, elle rejoint Berck afin de promouvoir ses produits et rendre visite à son amie Juliette. D'ailleurs, elle se rend souvent dans cette station balnéaire qui accueille une petite colonie de Russes, apprenant auprès de Loulia cette langue étrangère, pour son seul plaisir. Mais pour l'heure, Amandine et Juliette se rendent à l'institut orthopédique du docteur Calot, chirurgien de renom, un hôpital qu'il a fait construire en bord de mer. La société huppée russe est en pleine conversation, et si Amandine ne saisit pas tout, elle comprend que les discussions tournent autour de la personne de Raspoutine, ce pèlerin mystique guérisseur confident de l'épouse de Nicolas II. Les propos sont animés, mais la Princesse Nicolas de Grèce, ainsi que sa petite cour composée de comtesses, de dames de compagnie et de caméristes, et de militaires, se taisent en s'apercevant de sa présence. Les chocolats d'Amandine deviennent la principale attraction.

Pourtant Amandine apprend qu'un cadavre a été retrouvé sur la plage, coincé entre des piquets, des bouchots sur lesquels s'agglutinent les moules, et d'après la description qui lui en est faite, elle ne tarde pas à se demander si justement ce n'est pas ce Russe qui côtoie de près, de trop près aux dires de certains, la famille du Tsar Nicolas II.

Son instinct d'enquêtrice se réveille et il lui faut peaufiner ses renseignements. Et elle retourne à Berck, sous le prétexte de promotionner auprès de pâtisseries et autres confiseurs, les produits imaginés et fabriqués dans l'usine de sa mère.

Or, elle apprend que le corps qui avait été entreposé à la morgue a disparu. Mais elle peut s'entretenir avec le légiste qui a procédé aux premières constatations, et ainsi établir une sorte de portrait robot, détaillant les vêtements portés par le cadavre. Elle fait part de ses doutes, qui deviennent des certitudes, à son père ainsi qu'à Raoul, son amant policier. Elle discute avec Loulia, son amie professeur de russe et dame de compagnie, avec Katia, la femme de chambre de la comtesse Olga Belaïevna, avec la comtesse elle-même et d'autres personnes de son entourage.

Mais une surprise bientôt l'interloque tout en lui faisant plaisir. Proposition lui est faite de se rendre à Saint-Pétersbourg, pour présenter ses chocolats et éventuellement procéder à l'installation d'une boutique. Une initiative qui la comble et bientôt, après en avoir informé ses parents, ainsi que Raoul, elle prend le Nord-Express qui va la conduire jusqu'à Saint-Pétersbourg. Quelle n'est pas sa surprise de constater qu'une passagère partage son compartiment, voyageuse qui n'est autre que Katia. Celle-ci argue de son désir de retrouver son fiancé qu'elle n'a pas vu depuis trop longtemps. Sur place Amandine va connaître des désagréments et même se faire enlever. Par qui ? Pour quoi ? Ses investigations gêneraient-elles ? Pourtant, elle avait un chapeyron, en la personne d'un attaché d'ambassade ou équivalent, en réalité un agent secret anglais.

Si Amandine est le pivot de cette histoire, les soubresauts qui agitent la Russie prennent une importance capitale dans ce récit. Les soulèvements, menés par des anarchistes, des révolutionnaires, des syndicalistes, entretiennent une ambiance délétère, et la personnalité de Raspoutine, sa proximité avec la famille impériale y est pour beaucoup. Du moins dans une certaine couche de la société, car les ouvriers et les paysans réclament plus de liberté.



Ces événements extérieurs marquent Amandine, mais elle est en proie à un autre problème. Familial celui-ci. Sa liaison avec Raoul est cahotante. Elle ne se voit pas mariée avec un policier et être obligée à rester chez eux, à se faire du mouron tandis que son époux serait par monts et par vaux, traquant les bandits et être à la merci d'un assassinat. De même Raoul n'envisage pas de quitter la police, la brigade mobile, sa passion et sa raison de vivre. Mais un autre embarras surgit, et elle se demande bien comment elle va résoudre cette difficulté sans se mettre à dos parents et amant.

Et nous retrouverons, j'espère, Amandine dans de nouvelles aventures, passionnantes, et savoir si elle a résolu son embarras. **N°8. Août 2017. 212 p. - 11,00 €.)**

Paul Maugendre

LES DECOUVERTES DE GERARD BOURGERIE

Sans retour, de Matthew Klein (Gallimard, « Série Noire » - 2016)

Floride – 2014. « Je suis mandaté par les investisseurs pour redresser votre entreprise, suite à la disparition de l'ancien PDG. TAO jouit d'un formidable potentiel dans le secteur de la reconnaissance automatique d'images. Il y aura des changements; c'est évident. Il vous faudra travailler plus et mieux. » C'est par ces mots que Jimmy Thane introduit sa mission. Pour lui (un homme au parcours chaotique : alcoolisme, usage de stupéfiants, addiction au jeu, etc.), c'est la mission de la dernière chance. Aussi, il s'y met avec ardeur : rencontre des salariés, évaluation des produits, élaboration d'une feuille de route. Il tente de motiver Dom, chef des ventes, pour parvenir à décrocher un contrat auprès des banques. En réalité, l'entreprise bat de l'aile avec seulement quatre semaines de trésorerie. De plus, Jimmy découvre un détournement de fonds. Alors il enquête, et ses recherches le mènent à Sanibel, jusqu'à une maison vide et délabrée. Là, il découvre, au grenier, un sac contenant, à vue de nez quatre millions de dollars ! Il n'a pas le temps de comprendre, il se cache quand deux hommes surviennent et emportent le sac. Jimmy se confie à Libby, son épouse, qui se met en colère. « Tu n'as pas été engagé pour fourrer ton nez partout. Tu as été engagé pour te taire et éviter de faire des vagues. » Jimmy suit ce conseil et pendant un temps cela lui réussit : la société Old Dominion passe un contrat de un million de dollars avec TAO. Les licenciements se déroulent sans trop de mal. Mais quelques incidents le troublent : les confidences d'Amanda, la réceptionniste fervente adepte de l'église évangéliste ; l'invitation au restaurant de Martin, l'avocat, est l'occasion d'une rencontre étrange ; le versement de deux millions de dollars sur son compte en banque... Son camarade Tad lui dit : « Prends le fric et tais-toi ! »

Hélas, le FBI, sous les traits de l'agent Mitchell, le harcèle et lui demande sans cesse : « Connaissez-vous un certain Ghol Gedrosian ? » C'est un insaisissable malfrat que l'épouse de l'ancien directeur, Charles Adams, semble redouter. Les menaces envers Jimmy se font de plus en plus précises surtout depuis que son ancien comptable est retrouvé assassiné dans la maison de Sanibel. Jimmy pourra-t-il sortir de cette spirale infernale ?

Qui est Jimmy Thane ? En apparence un homme d'affaires en charge de redressement d'entreprises en difficultés ou un avatar : un homme auquel on a lavé le cerveau et dont la vie semble complètement téléguidée par une entité malfai



sante qui se cache sous le nom de Ghol Gedrosian ? Ce polar étonnant comporte deux parties différentes : dans la première le héros assume effectivement son rôle de patron fidèle serviteur d'un capitalisme décomplexé. TAO a du potentiel, il s'agit de le révéler, de définir quelles marges de profits peuvent dégager les investisseurs. Jimmy est tout entier attaché à la réussite de sa mission. Il restructure, il licencie sans états d'âme car c'est un boulot qu'il connaît bien. Dans une deuxième partie se découvre le côté obscur de l'histoire. Un homme de l'ombre tire les ficelles. On comprend que la carrière de Jimmy c'est du vent, que son épouse est une comédienne, que ses amis sont des faux semblants. Même le psy que le héros fréquente assidûment le mène en bateau. Jimmy est une marionnette victime d'un vertigineux complot. Au profit de qui ? Au lecteur de deviner.

Matthew Klein est un ancien chef d'entreprises ; il connaît bien le milieu des affaires. Il le décrit à la perfection et mène son intrigue de main de maître.

Gérard Bourgerie

LA TÊTE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

REDACTION (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUERY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLEDE (1986), Paul MAUGENDRE (1986), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRERE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY RAMBAUD (2013) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien HEYLBROECK (2013) Julien VEDRENNE (2013)

RELECTURE : Julien VEDRENNE

ILLUSTRATIONS : Gérard BERTHELOT (1984) - Grégor (2011)

N°190 – Janvier/Février 2018

Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58